Il le déteste, lui le veut :
un jeu dangereux à deux.

ROSES & CHAMPAGNE

ZIG



OML

ZIG

ROSES & CHAMPAGNE

Traduit du coréen
par Cléo Vesin

OMIL

OML, un label publié par ONO et POINTS.

TITRE ORIGINAL
장미와 샴페인
[Roses and Champagne]

© 2017, ZIG. Tous droits réservés.
© 2026, ONO et POINTS, pour la traduction française.

Droits de l'édition française cédés par JUNGYEON PUBLISHING,
via Orange Agency Co., Ltd.

Toute reproduction totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit,
est interdite sans l'accord préalable de l'éditeur.
Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes
d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Conception graphique :
Couverture : Studio Piaude

Direction : Adélie Stenko & Lucille Hennion
Suivi éditorial : Miralta Édito
Traduction française : Cléo Vesin

ISBN 978-2-488061-24-7

AVERTISSEMENT

Ce livre aborde des thèmes qui peuvent heurter la sensibilité de certain·e·s lecteur·rice·s. Dans un souci de transparence et de respect, nous souhaitons vous informer que cette œuvre contient des éléments susceptibles de déclencher des réactions émotionnelles fortes.

Thèmes abordés dans ce roman :

• ***Discrimination (racisme) :*** *le récit contient des éléments de discrimination envers certains personnages selon leurs origines ethniques.*
• ***Meurtre :*** *le roman comporte des passages mettant en scène ou mentionnant des meurtres, ou des morts de façon plus générale, pouvant être émotionnellement difficiles pour certain·e·s lecteur·rice·s.*
• ***Séquestration et torture :*** *cette histoire met en scène plusieurs passages de détention arbitraire et de torture.*
• ***Violence et maltraitance :*** *l'histoire met en scène des formes de violence physique, verbale et psychologique ainsi que des relations abusives, notamment envers des enfants et dans le cadre familial.*

Nous encourageons chaque lecteur·rice à faire preuve de vigilance et à s'écouter dans son parcours de lecture. Si ces sujets sont sensibles pour vous, prenez le temps d'évaluer si cette lecture vous convient.

CHAPITRE 1



Je suis en retard !

Iwon courait à en perdre haleine. D'ordinaire, marcher ne lui posait pas de problème, mais là, il hésitait sérieusement à prendre le tram. Il fit un rapide calcul mental : pouvait-il s'offrir le trajet ? Chaque jour apportait son lot de difficultés. Mieux valait économiser le moindre centime.

Il jeta un coup d'œil à la vieille montre attachée à son poignet et décida de piquer un sprint.

— Bordel de merde !

Iwon n'avait pu réprimer le juron face au vent glacial qui lui giflait impitoyablement les joues. Dans le brouillard des bâtiments qui défilaient au rythme de sa course, il aperçut soudain un homme de haute stature, absorbé par un appel, arrivant droit sur lui.

Oh non !

Trop tard ! Lancées à toute allure, ses jambes continuèrent dans leur élan. Juste avant de fermer les yeux, il vit l'homme relever la tête et le regarder d'un air surpris.

— Ouh là !

Une fraction de seconde avant qu'il ne heurte violemment l'individu et finisse le nez sur le trottoir, l'inconnu le rattrapa par la taille tout en laissant échapper une exclamation. Iwon en eut le souffle coupé. Les réflexes de

son sauveur étaient certes remarquables, mais la soudaine pression exercée contre son estomac lui donna envie de vomir.

— Je suis désolé, parvint-il à articuler faiblement.

Il fut étonné de constater que l'homme était plus grand que lui. Iwon, lui-même très élancé, dut lever le menton pour faire face à l'inconnu qui le dépassait d'une bonne tête.

L'attention d'Iwon fut immédiatement attirée par ses cheveux blond platine qui chatoyaient d'un éclat polaire. Il les observa flotter doucement dans le vent avant de se ressaisir et de baisser le regard sur les yeux gris argenté qui le fixaient. Iwon oublia de respirer… Ces iris clairs… On aurait dit des loups sur une plaine enneigée.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ? demanda finalement l'homme.

— Non, ça va.

Iwon tenta de reprendre ses esprits en se dégageant de l'étreinte de l'inconnu, qui le relâcha avec un petit sourire. Ils se tenaient maintenant face à face, et Iwon était toujours hypnotisé par son regard. Le corps musclé de son sauveur semblait rayonner dans la faible lumière matinale. Il portait un long manteau de fourrure – qui avait dû coûter la vie à plusieurs bêtes sauvages – sur un costume noir qui contrastait avec le sien, bon marché.

Que fait un type d'une telle élégance dans un quartier aussi miteux ?

Les lèvres charnues de l'homme s'étirèrent et Iwon entraperçut des canines d'un blanc immaculé. Il prit conscience qu'il le dévisageait depuis trop longtemps et se dépêcha de reprendre la parole :

— Toutes mes excuses.

— Je vous en prie.

Sa réponse avait été courte, mais son ton distingué. Il continuait d'observer Iwon sans ciller, et l'insistance de son regard finit par mettre ce dernier mal à l'aise.

— Eh bien, bonne journée ! s'exclama-t-il, s'apprêtant à partir lorsque la voix de l'individu l'arrêta dans son élan.

— Un instant !

Iwon se retourna, hésitant. L'homme le regardait toujours aussi intensément.

— Vous devriez porter des lunettes de soleil.

Interdit, Iwon cligna des yeux. Il avait déjà entendu dire que le reflet du soleil sur la neige était plus agressif que le soleil d'été, et il était vrai que l'hiver durait en moyenne six mois en Russie. Pour autant, c'était bien la première fois que quelqu'un qui ne portait lui-même pas de lunettes de soleil lui faisait cette réflexion. D'autant que le gris clair de ses iris semblait beaucoup plus sensible que le noir de ceux d'Iwon. Était-ce un simple conseil lâché en passant ? *Les Russes sont du genre à lancer des remarques à de parfaits inconnus sans la moindre hésitation*, se rappela-t-il. Ça ne voulait sûrement rien dire. Il se contenta d'un mince sourire pour réponse. Puis il se souvint de la raison de sa course.

Merde ! Je suis vraiment en retard, là !

Il se remit à courir, laissant derrière lui l'homme qui continuait de l'observer, figé sur place.

Une voix s'échappa de son portable – son appel était toujours en cours. Le blond finit par le rapprocher de son oreille pour répondre à son interlocuteur.

— Ah, Dimitri. J'ai eu un petit incident… Non, non, rien de grave !

Son regard fixait toujours l'endroit où la silhouette d'Iwon avait disparu. Il fut secoué d'un petit rire.

— Je viens de croiser un type qui est une véritable invitation à la luxure.

★★★

— Putain ! Qu'est-ce que t'as pas compris ? Cette boutique est à nous, maintenant ! Allez, dégage de là !

Les aboiements du malfrat furent suivis du fracas des tables et des chaises lancées violemment à travers la pièce par ses comparses. Une femme d'âge moyen, le visage marqué par la vie, gémissait, recroquevillée dans un coin. Elle ne cherchait même pas à se défendre face aux brutes. Des badauds, regroupés à l'extérieur, chuchotaient entre eux tout en leur jetant des regards, mais personne n'osa intervenir. Les gangsters redoublèrent

d'ardeur et se mirent à balancer tout ce qui leur tombait sous la main, par terre ou contre les murs, sans cesser de hurler.

— On t'avait dit de déguerpir si tu tenais à la vie ! T'es bouchée, ou quoi ? Tu veux une baffe ? Une bonne raclée ?

Il leva le poing. La foule frémit. Mais une main arrêta son bras au beau milieu de son geste. Surprise, la brute tourna la tête.

— Qui ose… ?

La silhouette de l'importun se détachait à contre-jour dans la lueur froide qui illuminait la scène. Le mafieux plissa involontairement les yeux afin de pouvoir distinguer celui qui le retenait. Il était grand et assez mince, et son costume, bien que de piètre qualité, mettait son physique musclé à son avantage. Les traits de son visage fin n'étaient ni trop délicats ni trop épais. Si jamais il avait du sang slave dans les veines, ses cheveux noirs aux reflets presque bleus et ses yeux couleur d'onyx trahissaient son métissage.

Le nouveau venu profita de sa taille pour toiser le malfrat d'un regard tranchant. En dépit de la situation, ce dernier eut un instant de panique. C'était la première fois qu'il croisait le chemin de quelqu'un d'aussi beau. Jamais il n'avait vu un homme si… envoûtant.

La luxure incarnée.

Ses jambes fléchirent sous l'expression de glace du grand brun. Sa combativité était retombée tel un soufflet. Il se contenta de dévorer des yeux l'inconnu, qui resta indifférent, comme s'il était habitué à ce genre de réaction.

— Vos actions sont illégales. Revenez une fois que vous aurez terminé la procédure en bonne et due forme, débita-t-il sans le moindre accent.

— Qu… quoi ?

— Ivanov ! Qu'est-ce que tu fous ? Dégomme-le !

Ses acolytes, qui étaient d'abord restés bouche bée, se répandirent en injures. Gêné d'avoir été sous le charme d'un autre homme, Ivanov balança un poing vers lui. Mais il ne réussit pas à toucher son adversaire, loin de là : ce dernier lui saisit le bras au vol et le lui tordit dans le dos.

— Argh ! Ah ! Aaah ! se mit à beugler Ivanov tout en se débattant.

Décontenancés, les mafieux hésitèrent avant de se jeter sur son assaillant

en hurlant de fureur. L'individu poussa Ivanov à terre et accueillit ses comparses avec des directs du droit bien placés.

Les badauds contemplèrent, le souffle coupé, les yeux écarquillés, l'homme en costume mettre une raclée à ses quatre agresseurs. Quand la dernière brute tenta de lui envoyer un coup de pied, il l'évita avec aisance avant d'étendre sa jambe pour lui faire un violent croche-patte.

Battus à plates coutures, les mafieux finirent par s'enfuir en boitant, couverts de contusions et poussant des gémissements pitoyables. Après s'être assuré qu'ils disparaissent au coin de la rue, le vainqueur épousseta ses vêtements et se retourna. La femme qui était restée recroquevillée dans un coin blêmit en croisant son regard avant de déglutir difficilement.

Il réajusta son costume d'un geste expert, s'avança vers elle et lui sourit gentiment en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Tout va bien ? Je suis désolé d'avoir autant tardé. Le tram ne passait pas. J'ai dû courir.

Elle jeta un coup d'œil empli de crainte et de défiance à la paume qu'il lui offrait, se gardant bien de la saisir.

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous en mêler ? Vous ne savez pas qui sont ces hommes ?

— Je pense avoir compris à qui j'avais affaire, mais j'en saurai plus après notre discussion, lui répondit-il d'un ton avenant.

Elle ne lui rendit pas son sourire et le regarda d'un air stupéfait.

— Vous vous êtes battu sans savoir dans quoi vous mettiez les pieds ? Pourquoi ? lui demanda-t-elle, désemparée.

— Je crois qu'une gifle vaut bien un bras cassé, expliqua l'homme, égal à lui-même. *Œil pour œil, dent pour dent*. La violence répond à la violence.

La femme se redressa en chancelant, dubitative. Même si ses jambes tremblaient encore sous le choc, elle s'obstina à ignorer le bras qu'il lui proposait.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi m'avez-vous aidée ? rétorqua-t-elle, toujours sur la défensive.

L'inconnu glissa une main dans la poche intérieure de son costume. La femme retint son souffle, mais il se contenta de lui tendre un carton

rectangulaire – une carte de visite. Elle cilla plusieurs fois, aussi désarçonnée par la tournure des événements que par son interlocuteur.

— J'aurais dû me présenter en arrivant. Mon nom est Jeong Iwon[1]. Vous avez appelé mon bureau hier, non ?

Elle écarquilla les yeux en parcourant la carte. Puis elle leva la tête vers lui d'un air incrédule tandis qu'il lui offrait son plus beau sourire.

— Je suis avocat.

1. Iwon se présente ici à la manière coréenne, c'est-à-dire qu'il commence par son nom de famille. (Cette note et les suivantes sont de l'éditeur.)

CHAPITRE 2



L'immeuble vétuste devait bien avoir plus d'un siècle. Il comportait cinq étages sans ascenseur et, vu sa décrépitude, s'il supportait le vent qui soufflait chaque hiver, c'était seulement grâce à la chance. À chaque bourrasque, les fenêtres tremblaient bruyamment, telle une vieille personne en pleine quinte de toux. Mais, étonnamment, elles résistaient encore.

— Tenez bon ! Vous avez encore cent ans à vivre !

La propriétaire de la pension, Ivana, avait acheté cet ancien bâtiment avec les économies de toute une vie. Elle y tenait comme une mère à son enfant et avait l'habitude de parler aux murs comme s'ils l'entendaient. Une soudaine rafale fit vibrer une vitre, et la vieille dame caressa le chambranle tout en lui murmurant des encouragements. Iwon, accoutumé à cette scène, eut un sourire amer.

— Cet immeuble est plus vieux que vous.

Ivana se retourna au son de sa voix et lui rendit son sourire.

— Et il vivra plus longtemps que toi.

Ces petites joutes verbales faisaient partie du quotidien de l'avocat. Il se rapprocha et déposa un baiser sur les cheveux blancs de sa logeuse.

— Je rentre tard. J'espère que vous n'avez pas eu de problèmes aujourd'hui.

— Pourquoi j'aurais des problèmes ? Le dîner est prêt. Va te débarbouiller et viens manger.

Iwon acquiesça et traversa la cuisine pour emprunter l'escalier situé à l'arrière. Malgré ses longues jambes et son naturel énergiques, monter les marches raides d'un immeuble construit un siècle auparavant n'était pas une promenade de santé. Et cela devait l'être encore moins pour une vieille dame qui souffrait d'arthrite. C'est la raison pour laquelle Ivana logeait au rez-de-chaussée, dans une petite pièce à l'arrière du vieux café qui donnait sur la route. Son appartement à lui était juste au-dessus.

Avant, il habitait au tout dernier étage, mais l'hiver dernier, après une mauvaise chute de sa propriétaire, il avait emménagé au premier pour être plus proche d'elle en cas de besoin. Depuis, Iwon avait pris l'habitude de passer la voir avant de monter chez lui, afin de garder un œil sur elle. Heureusement, elle ne montrait plus de nouveaux signes de faiblesse.

Dans sa chambre, Iwon retira sa tenue et enfila un pull usé et un vieux jean. Il n'avait que deux costumes, il devait en prendre soin. D'un geste exercé et rapide, il suspendit celui du jour dans son armoire et redescendit.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il à Ivana.

La vieille dame lui lança un regard en biais.

— Mets le couvert. Et n'oublie pas d'essuyer la table avant.

Elle le lui répétait à chaque fois, mais Iwon attrapa le torchon humide qu'elle lui tendait sans broncher. Ce rituel faisait partie de son quotidien ; même pendant ses études de droit, il avait toujours aidé au café dès qu'il avait un moment de libre.

Il vivait dans cette pension depuis son arrivée en Russie. Au départ, Ivana s'était montrée très froide envers lui. Puis, elle s'était habituée à sa présence et avait commencé à lui préparer ses repas et à lui offrir de petites attentions. Il savait que ses remarques parfois directives cachaient une profonde affection et il ne lui en avait jamais tenu rigueur.

À présent, ils mangeaient ensemble deux à trois fois par jour, comme une vraie famille. Aucun d'eux n'avait de parents. La vieille dame considérait Iwon comme son petit-fils, et celui-ci la traitait comme si elle était sa grand-mère.

Ses mains parcheminées et calleuses empoignèrent une énorme marmite qu'elle déposa au centre de la table.

— Du bortsch ? devina Iwon. J'en salive déjà !

Sa spécialité. Un potage traditionnel russe aux betteraves, qu'elle agrémentait à sa façon avec du lard de porc frotté à l'ail. Elle le préparait au moins une fois par semaine. Son pensionnaire mangeait tout ce qu'elle lui cuisinait et ne manquait jamais de la complimenter. Une attitude qui s'expliquait par l'affection qu'il avait pour elle, mais pas seulement : Iwon était tout simplement d'un naturel bienveillant.

Sa logeuse posa la corbeille de pain sur la table et s'assit en face de lui. Iwon la regarda fermer les yeux et fit de même en joignant les mains silencieusement.

— Seigneur, je vous remercie pour ce repas…

Ivana était chrétienne orthodoxe, comme beaucoup de Russes. Iwon était plus ou moins athée, mais priait avant les repas pour ne pas faire de peine à la fidèle pratiquante qu'elle était. Elle lui servit ensuite une généreuse louche de potage et lui demanda :

— Et ton affaire ? Rien de grave ?

La plupart des dossiers que prenait Iwon concernaient des gens démunis. Lorsqu'il gagnait, les recettes étaient maigres, et, lorsqu'il perdait, il ne lui restait que l'amertume. Ce cas-là ne ferait pas exception.

— Non, il y a bien eu une petite altercation, mais rien de sérieux. Rien n'est sûr, mais je crois pouvoir protéger sa boutique.

— Tant mieux !

— Je ne pense pas obtenir plus que les frais de dossier.

Elle fronça les sourcils, le regard sévère.

— C'est normal. Les hommes de loi ne devraient pas choisir ce métier pour l'argent…

… parce que la vie d'autres gens dépend d'eux.

C'était son refrain depuis qu'elle avait appris qu'il étudiait le droit. Iwon n'avait pas besoin qu'elle le lui répète. Il se contenta de sourire et se resservit. La vieille dame coupa un bout de pain et poussa la salade de pommes de terre écrasées vers lui.

— Nikolaï est monté.

Elle parlait du locataire du deuxième étage. C'était un homme, la cinquantaine passée, qui avait acheté une usine après avoir durement

travaillé. Lorsqu'on avait cherché à la lui extorquer récemment, il avait demandé de l'aide à Iwon.

— J'irai le voir dès que j'ai fini, répondit-il en hochant la tête.

Elle se servit de la salade et en prit quelques bouchées.

— Ça ne va pas être facile, hein ?

Iwon préféra se taire et prendre une cuillerée de bortsch au lieu de l'inquiéter. Il savait très bien que la vieille dame de plus de quatre-vingts ans avait un instinct redoutable.

— Demain, j'irai voir Zdanov à son bureau, se contenta-t-il de répondre.

Sa propriétaire n'insista pas plus et détourna le regard. Après une cuillerée de pommes de terre, elle ouvrit à nouveau la bouche, mais Iwon fut plus rapide.

— Je fais chauffer l'eau pour le thé ? Ou je sors la vodka ?

Ce changement de sujet la laissa silencieuse un instant.

— Va pour la vodka ! approuva-t-elle enfin avec un hochement de tête.

Iwon déposa ses couverts dans l'évier et extirpa du placard une bouteille à moitié entamée. Sa logeuse avait pour habitude d'achever ses repas avec un verre. Il lui versa un peu d'alcool et déposa un baiser sur son crâne.

— Je monte voir Nikolaï. Désolé de ne pas pouvoir vous aider à ranger.

— Ce n'est rien. Je m'en occupe. Ne travaille pas trop tard.

— Promis.

Iwon se dirigea vers l'escalier de secours à l'arrière de la cuisine.

— Minute ! le retint-elle alors qu'il ouvrait la porte.

Il se retourna. Elle le fixait, le regard dur.

— Tu n'as pas intérêt à fumer.

Iwon resta interdit devant sa mine réprobatrice. Décidément, elle lisait dans ses pensées. Il eut un sourire gêné avant de sortir un paquet de cigarettes froissé de sa poche et de le poser sur la table. À la place, sous l'œil attentif de la vieille dame, il prit une allumette dans la boîte au-dessus du poêle, la coinça entre ses dents et reprit le chemin de l'étage.

Un soupir amer au bord des lèvres, Ivana retourna à ses occupations.

★★★

Il courait dans les ruelles, haletant, le sang battant à ses tempes. Les façades de briques rouges défilaient dans une course désordonnée. Il s'engouffrait toujours plus loin dans le dédale dont il était prisonnier. Une ombre sinistre se dressa à l'extrémité de la rue. Il n'y avait aucune issue. Il le savait pertinemment. Mais son instinct le poussait à fuir. À bout de souffle, l'homme se pencha et posa les mains sur ses genoux. Une sensation étrange lui traversa le crâne. Sans doute un pressentiment urgent.

Pan !

La première détonation claqua dans la venelle sombre et se répercuta entre les murs. Elle fut rapidement suivie par plusieurs autres, qui se dispersèrent dans l'air dans un frémissement.

Loin de cet écho, une voiture noire garée le long du trottoir luisait, menaçante. L'homme assis confortablement à l'arrière respirait l'odeur familière du cuir tout en fumant un cigare à moitié consumé. Incapable de supporter son propre poids, la cendre était sur le point de se détacher du bout incandescent quand son propriétaire le tapota dans le cendrier.

Libéré de son fardeau, le cigare reprit sa place entre ses lèvres. Quelqu'un frappa deux coups secs contre la vitre teintée de la berline. Aucune réponse, mais Youri ouvrit malgré tout la portière et se coula dans le véhicule.

— C'est réglé.

Le fumeur se contenta de l'observer alors qu'il sortait une serviette pour s'essuyer les mains. Youri continua son rapport sans croiser les yeux couleur d'argent qui le fixaient, brillant d'un éclat terrifiant dans la nuit qui les entourait.

— Ivan s'occupera du reste. Ce sera plié en trois jours, affirma-t-il.

Cependant son assurance se mua rapidement en nervosité : son patron ne réagissait toujours pas. Peut-être était-il agacé d'avoir perdu autant de temps pour une affaire aussi simple.

César Alexandrovitch Sergueïev.

Le futur chef du puissant clan Sergueïev, l'une des plus grandes

organisations mafieuses qui régnaient sur cette partie du territoire russe. Fils unique, il avait reçu une éducation irréprochable et avait appris très tôt à ne jamais trahir la moindre de ses émotions.

Bien que son prénom officiel soit César, tous le surnommaient « Tsar[1] », et on ne pouvait nier qu'il était bien un roi, celui de la mafia. Son père, Sacha, n'avait pas encore pris sa retraite, mais son fils avait déjà repris les rênes.

Son expression et son ton ne changeaient quasi jamais, ce qui n'aidait pas à déchiffrer ses pensées. Même Youri, qui se targuait d'être son subordonné le plus proche, avait du mal à lire en lui. Cette fois encore, César resta de marbre tout en fumant son cigare préféré, recrachant lentement la fumée, et Youri ne pouvait rien faire d'autre que d'observer son profil tout en se demandant impatiemment ce qu'il avait en tête.

Ai-je bien agi ?

On ne pardonne pas aux personnes déloyales. On les liquide. Son patron voulait-il faire autre chose de sa cible ? Si c'était le cas, il aurait interdit qu'on la tue…

Mais à quoi est-ce qu'il pense, bon sang ?

César ne prêta aucune attention au conflit intérieur de son interlocuteur et n'ouvrit la bouche qu'après avoir fini de fumer.

— Quand on parle trop, on meurt vite.

Était-ce une remarque sur l'impatience de Youri ou un commentaire sur la mort du traître ? L'homme de main baissa la tête, comme pour acquiescer. César frotta le bout de son cigare dans le cendrier, puis il frappa contre la vitre. Le chauffeur, qui devait anxieusement attendre ce signal, l'oreille dressée, fit démarrer la voiture. Immédiatement, une épaisse cloison s'éleva entre l'espace du conducteur et les sièges arrière, isolant l'habitacle.

— Et l'affaire Zdanov ? reprit César, d'une voix posée, mais neutre.

Youri lui sortit d'emblée la réponse qu'il avait préparée :

— Tout se passe bien. Quelques protestations, mais elles s'éteindront vite.

1. En russe, le prénom César (Caesar) et le mot Tsar ont une prononciation similaire.

— C'est déjà trop long.

Ces quelques mots suffirent à faire blêmir son subalterne.

— Je suis désolé. Nous avons rencontré un obstacle imprévu. Notre projet prend du temps, mais nous finirons par le mener à bien. Nikolaï résiste encore parce qu'il a une confiance aveugle en ce garçon, mais…

— Ce garçon ? l'interrompit César avec froideur.

Youri n'eut d'autre choix que de répondre à la question à contrecœur.

— L'avocat.

Les cheveux blond platine de son patron brillèrent sous la lumière fugace des lampadaires. Une ombre se dessina sur son visage aux traits réguliers lorsqu'il fronça les sourcils.

— *L'avocat ?*

CHAPITRE 3



— Tu pars déjà ? demanda Ivana à Iwon, qui venait de descendre au café.

Il avait à peine fermé l'œil après avoir passé la nuit à étudier ses dossiers. Il acquiesça d'un hochement de tête alors que la vieille dame lui servait un thé chaud et du pain.

— J'ai quelque chose à faire dans la matinée. Et je dois régler l'affaire de Nikolaï cet après-midi.

— *Quelque chose à faire* ? Est-ce que c'est lié à ton autre dossier ?

Ivana connaissait la raison de sa venue en Russie. Iwon lui répondit sans hésiter :

— Oui, j'ai trouvé l'adresse de l'endroit où vivait ma mère. Je vais aller voir le propriétaire.

— J'espère que c'est enfin la bonne.

— Moi aussi, lança Iwon avec un faible sourire avant de se mettre à manger en silence.

Cela faisait déjà près de trente ans. Il ne pensait pas pouvoir le retrouver. Il n'avait pour seul indice qu'un nom de famille assez commun. Ses chances étaient donc infimes. Mais, malgré le peu d'espoir qu'il lui restait, il ne pouvait pas renoncer. Sentant qu'il allait sombrer dans ses réflexions s'il continuait ainsi, Iwon décida de se concentrer sur son pain, qu'il mâcha avec plus d'entrain que d'ordinaire.

★★★

Le bureau du conseiller municipal était situé dans un bâtiment flambant neuf, en plein centre de Moscou. Une adresse qui trahissait son influence. C'était un homme puissant dont tout le monde en Russie avait entendu le nom au moins une fois. Sa réputation, tant financière que politique, n'était plus à faire. Et il ne manquait pas d'alliés.

— Qu'en pensez-vous ? Youri affirme que tout se déroule comme prévu.

Zdanov avait posé cette question d'un ton mielleux tout en cherchant à sonder son interlocuteur. César ôta son éternel cigare de ses lèvres et exhala des volutes de fumée. Un rayon de soleil traversa paresseusement les fenêtres du large bureau et jeta une ombre sur ses chaussures faites main et cirées à la perfection.

Il n'avait pas dit un mot depuis vingt minutes. L'héritier du clan Sergueïev avait tout d'abord refusé ce rendez-vous sous prétexte qu'il n'avait pas le temps, mais Zdanov avait insisté pour le faire venir. Résultat : il affichait un mutisme agacé.

Le conseiller comptait tirer quelque chose de ce silence, au moins jusqu'à ce que son invité ait fini son cigare.

— Je dois beaucoup à Sacha, reprit-il. Nous ne pouvons plus nous passer l'un de l'autre.

Il scruta la réaction de César à l'évocation de son père, mais ce dernier resta impassible, comme pour signifier que la relation entre son paternel et Zdanov ne lui faisait ni chaud ni froid. Le politicien tenta de réprimer la colère qui montait en lui. L'homme qui lui faisait face n'était pas un adversaire à sous-estimer. Tout le monde savait que ceux qui l'avaient contrarié ne vivaient pas assez longtemps pour le regretter. Il fallait la jouer fine.

— Sacha croit que je tiens toujours mes engagements. Vous aussi, vous y gagnerez. Je veux simplement m'assurer que vous portez à cette affaire tout l'intérêt qu'elle mérite.

Cette fois-ci, il était allé droit au but. Mais César ne broncha pas plus. Impatient, le conseiller municipal s'agaça :

— Tsar, j'ai besoin d'une réponse claire. Dites quelque chose ! Vous ne pouvez pas nier avoir pris du retard sur ce projet !

Il laissait finalement son exaspération s'exprimer. César prit son temps pour tirer une bouffée de son cigare et la recracher. La fumée fendit l'air dans un sifflement et se dispersa, traçant un sillage trouble sur son passage. Malgré lui, Zdanov se sentit intimidé.

Enfin, César tourna les yeux vers lui, froid et implacable.

— Je suis quelqu'un d'occupé, cher conseiller. Vous m'avez vraiment fait venir jusqu'ici pour vous plaindre ?

— Je vous demande pardon ?

Le politicien s'étouffa devant tant d'arrogance. Heureusement pour lui, César se remit à parler avant qu'il n'ait eu le temps de s'enfoncer davantage :

— Je n'aurais pas accepté ce marché si je ne pensais pas être en mesure de le mener à bien. C'est pour cela que vous avez fait appel à moi, non ?

— Oui, mais…

Zdanov hésita avant d'enchaîner.

— Je suis désolé. Je me suis emporté. Mais un élément extérieur vient de perturber l'opération. Vous pourriez facilement le neutraliser, alors…

Tout en portant lentement le cigare à ses lèvres, César demanda :

— Vous parlez de cet avocat ?

★★★

Iwon releva la tête. L'ascenseur dernier cri ouvrit ses portes sur un sol d'une propreté irréprochable. Cet immeuble flambant neuf n'avait rien à voir avec le bâtiment décrépi possédé par Ivana. En appuyant sur le bouton menant à sa destination, une enveloppe scellée à la main, Iwon croisa le reflet de son visage, glacial et soigné, sur les miroirs de l'ascenseur. Il prit quelques secondes pour l'inspecter. Ses cheveux et son costume étaient impeccables. Il ne devait commettre aucune erreur. D'autant plus face à Zdanov.

Ces derniers jours, il avait écouté jusque tard dans la nuit Nikolaï lui raconter ce qui lui était arrivé. En bref, au moyen de faux documents, on

tentait de lui voler l'usine qu'il avait fait prospérer à la sueur de son front. L'histoire était simple, mais le litige difficile à résoudre. Les dossiers avaient incontestablement été falsifiés – même sans l'aide d'Iwon, n'importe qui aurait pu deviner qu'il s'agissait d'une arnaque. Le véritable obstacle était la personne qui détenait ces documents : Georg Zdanov.

Ancien agent du KGB, ce Zdanov était désormais conseiller municipal. Sa fortune était immense et la corruption, son pain quotidien. Avec ces seuls papiers, il pouvait s'emparer de l'usine sans difficulté. Iwon savait qu'il avait peu de chances face à cet homme vicieux, mais il ne reculerait pas.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un couloir immaculé, et le jeune avocat ne put dissimuler sa répulsion.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? lui demanda la secrétaire en se levant de sa chaise.

— Je dois remettre cette enveloppe à M. Zdanov en personne.

La femme frappa à la porte du conseiller et l'ouvrit, tête baissée.

— Je suis désolée, mais quelqu'un veut vous voir.

— Qui donc ?

— Euh… eh bien… commença-t-elle, embarrassée.

— Bonjour, monsieur le conseiller. Pardonnez mon intrusion, je n'ai pas pris de rendez-vous, mais j'espère que vous n'allez pas me chasser. Tous les habitants de cette ville ont le droit de vous rencontrer, non ?

Zdanov grimaça en apercevant Iwon derrière sa secrétaire. L'avocat à la chevelure noire se permit un petit sourire.

— Je vois que vous êtes occupé… Je suis simplement venu vous transmettre quelques documents.

Ses mots se perdirent quand il aperçut l'individu assis sur le luxueux sofa, baigné de lumière. Le soleil de l'après-midi faisait scintiller ses cheveux et soulignait les rayures de son costume gris foncé.

L'homme tourna son attention vers Iwon, tout en continuant de fumer son cigare, les jambes croisées. Ses yeux argentés si singuliers le transpercèrent. Iwon savait qui il était. Ou plutôt, il se souvenait de lui. Personne n'aurait pu oublier un être doté d'une telle prestance.

L'inconnu qu'il avait rencontré quelques jours auparavant n'avait pas

changé. Il lui faisait toujours penser à un loup de Sibérie. Iwon sentit à nouveau l'écart qui les séparait et l'aura oppressante qui émanait de lui. Un silence glacial envahit la pièce. Si quelqu'un avait ne serait-ce qu'avalé sa salive, le bruit de déglutition aurait retenti dans tout le bureau.

Iwon fut celui qui rompit le silence de sa voix de baryton :

— Veuillez m'excuser. J'en oublie mes bonnes manières.

Il sourit, tentant courageusement d'atténuer la pression étouffante qui régnait. Les yeux de loup qui l'observaient avec attention ne lui faisaient pas peur, et il ne trembla pas lorsqu'il tendit à Zdanov l'enveloppe scellée qu'il gardait toujours serrée dans son poing.

— Voici les documents dont je vous ai parlé, reprit Iwon. Je vous avais prévenu la dernière fois, mais, puisque vous ne m'avez pas donné de réponse, j'ai pris les choses en main. Cette enveloppe contient une lettre de réclamation et une injonction du tribunal vous ordonnant de cesser vos actions. Je vous ai joint les preuves nécessaires. Je vous laisse en prendre connaissance quand vous en aurez le temps.

Le visage déformé sous la colère, Zdanov fusilla du regard l'intrus, mais ce dernier ne se dégonfla pas. Au contraire, il sourit d'un air fanfaron, sans doute pour provoquer davantage le conseiller. Celui-ci grinça des dents, incapable de contenir sa fureur.

— Un jeune avocat veut me défier ? demanda-t-il d'une voix menaçante.

— Si même un novice comme moi maîtrise cette affaire, je doute que vous l'ignoriez. C'est rassurant de savoir que l'usine restera entre les mains de son véritable propriétaire. Quel soulagement ! répondit Iwon d'un ton tranquille.

Une veine saillait à présent sur le front de Zdanov.

Mon Dieu, sa tension artérielle est en train de monter en flèche.

Le « jeune avocat » n'aurait pas été particulièrement affligé de voir le conseiller s'effondrer sur son sol soigneusement lustré, mais cela l'aurait mis dans une fâcheuse posture. Il jugea plus prudent de se retirer. En tournant la tête, son regard rencontra l'homme assis sur le sofa, le cigare toujours à la bouche.

Le blond n'avait pas manqué la moindre seconde de la scène qui s'était

jouée devant lui. Tout du long, Iwon avait senti le poids de ses iris gris argenté sur sa peau. Il avait fait exprès de fixer Zdanov pour pouvoir rester concentré. Mais il allait devoir lui faire face, à présent.

L'inconnu plissa les yeux quand Iwon se tourna vers lui. Plutôt que de l'ignorer, d'afficher un rictus tendu mais satisfait ou encore de se détourner avant de quitter les lieux, ce dernier choisit de lui parler :

— Bonjour ! Je suis Jeong Iwon, avocat, se présenta-t-il en articulant.

Il sortit sa carte de visite de la poche de son costume et la lui tendit en souriant légèrement.

— Ravi de faire votre connaissance.

Iwon faisait comme s'ils se voyaient pour la première fois. Il n'avait pas l'intention d'épiloguer sur leur précédente rencontre. Il n'était même pas sûr que l'homme se souvienne de leur bref accrochage. Ce qui lui importait, à présent, était de connaître son identité. Quelqu'un d'assez redoutable pour parler en tête-à-tête avec le conseiller Zdanov, et que l'arrivée impromptue d'Iwon n'avait pas le moins du monde déstabilisé… Qui pouvait-il être ?

Le plus probable, c'était qu'il fasse partie de l'organisation mafieuse avec laquelle le politicien collaborait. Quelqu'un d'aussi riche, puissant et corrompu que Zdanov ne pouvait qu'être lié de près ou de loin à la pègre.

Devant le regard inquisiteur de l'avocat, l'homme saisit la carte de visite qu'il lui présentait, la rangea dans sa poche et, lui tendant la sienne en échange, se fendit d'un seul mot :

— César.

Iwon se demanda s'il s'agissait d'un étranger en attrapant le luxueux carton. Pourtant, son apparence était typiquement russe. Il était bien marqué « César » et non « Tsar » sur la carte. C'était d'ailleurs tout ce qu'on pouvait lire dessus ; un blason doré ornait l'autre face.

Intéressant, comme nom !

Iwon attendit que le fameux César poursuive, mais ce dernier ne fit que l'observer à travers la fumée opaque de son cigare. Face à cette attitude, Iwon adopta un air courtois et indifférent. Il prit congé d'un signe de tête, salua Zdanov d'une voix neutre puis sortit de la pièce, sans oublier de refermer la porte derrière lui.

★★★

— Ce sale petit coq ! Comment ose-t-il venir me menacer jusque dans mon bureau ?!

Zdanov fit éclater sa rage après le départ de l'avocat. Il jeta l'enveloppe par terre dans un hurlement furieux avant de se tourner vers l'héritier Sergueïev.

— Vous voyez ? C'est lui dont je vous parlais ! Comment peut-il me défier ? Vous auriez dû vous occuper de lui plus tôt ! Vous m'écoutez ? Bordel, César ! Ce gamin va tout foutre en l'air si vous le laissez faire !

Zdanov avait lâché son vrai prénom sous le coup de la colère, et il ne se rendit compte de son erreur qu'une fois le mal accompli. César ne laissa rien paraître, et le conseiller se demanda s'il l'avait véritablement entendu. Il se racla la gorge en tentant de reprendre contenance.

— Tsar, est-ce que vous allez laisser ce garçon faire ce qu'il veut ? Il va vraiment finir par nous causer des problèmes ! Il faut l'éliminer au plus vite. Si vous ne vous occupez pas de lui, il va devenir gênant.

Zdanov faisait de son mieux pour rester calme en essayant de le convaincre, mais César ne lui répondait toujours pas. Un long moment passa avant qu'il ne termine son cigare et rejette un ultime nuage de fumée. Ses pupilles étaient encore rivées à la porte derrière laquelle avait disparu Iwon lorsqu'il prit enfin la parole d'une voix basse :

— Je vois.

★★★

À peine sorti du bureau, Iwon se précipita vers les sanitaires au bout du couloir. Les toilettes étaient neuves et propres, à l'image de l'immeuble. Il ouvrit le robinet, retroussa ses manches et passa son visage sous l'eau froide. Encore et encore, avant d'avoir enfin l'impression de reprendre ses esprits.

Ses yeux qui le fixaient dans le miroir étaient plus sombres que

d'ordinaire. Il laissa échapper un petit soupir, tourna la tête et attrapa une serviette en papier. Il s'arrêta avant de se sécher les mains. Les poils de ses bras étaient hérissés. Ce n'est qu'à cet instant qu'il comprit la nature de l'émotion qu'il ressentait.

Il fut parcouru d'un frisson alors qu'il se remémorait son effroi. Rien que se tenir en face de cet homme lui avait donné la chair de poule. Iwon essuya à la hâte son visage pâle et fronça les sourcils.

— Ça ne va vraiment pas être facile…

CHAPITRE 4



Ses jambes, pourtant musclées, le suppliaient d'arrêter alors qu'il montait quatre à quatre le vieil escalier de la pension. Mais Iwon continua à la même allure, comme s'il voulait étouffer cette plainte en faisant grincer le parquet sous ses pas. Arrivé au premier étage, il stoppa net en apercevant un homme d'âge moyen devant sa porte.

— Nikolaï ? Tu es là depuis longtemps ?

L'individu se retourna.

— Tu devais voir Zdanov, aujourd'hui. Comment ça s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a dit ? lui demanda-t-il avec fébrilité.

Iwon comprenait son empressement, mais ce n'était pas une conversation à avoir sur le palier. Tout dans cet immeuble était vieux, et les couloirs ne faisaient pas exception. Il sortit son trousseau de sa poche, et dut tourner sa clé deux fois dans l'épaisse serrure pour ouvrir la porte de son appartement.

— Viens à l'intérieur, dit-il à Nikolaï. Nous pourrons discuter autour d'un thé noir.

L'homme hésita un bref instant puis le suivit. Le logement d'Iwon se composait d'un salon qui faisait office de bureau, d'une chambre et d'une petite salle de bains. Il invita son voisin à s'asseoir, puis il sortit une bouilloire du minuscule coin cuisine et posa une tasse et un mug sur la table. Il attendit que l'eau chauffe avant de servir son convive et

lui-même. On lui avait donné des sachets de thé noir pour le remercier d'avoir chassé les brutes de la boutique l'autre jour. Ce n'était peut-être pas un thé coûteux, mais il sentait très bon. Avec du cognac et du lait, il serait délicieux.

— Tu veux du lait ?

— Non, juste du citron, s'il te plaît.

Iwon sortit le fruit du frigo, en coupa une tranche, qu'il posa sur le rebord de la coupelle de Nikolaï. Puis il ajouta de l'alcool et un nuage de lait dans son mug avant de s'adresser à son invité.

— Je ne vais pas tourner autour du pot. Ça risque d'être encore plus compliqué que ce que je pensais. Zdanov a un atout que nous ignorions.

— Un atout ? répéta Nikolaï, sans toucher à sa tasse.

Iwon but une gorgée de son thé et fronça les sourcils. Il avait mis trop de cognac.

— Ses alliés ne renonceront pas. Ils refuseront tout compromis et ils ne sont pas près de verser le moindre dédommagement.

— Mais de qui tu parles, enfin ? s'exclama Nikolaï avant de s'interrompre. Quand tu dis *ses alliés*, ça ne signifie quand même pas… la mafia ?

Iwon acquiesça sèchement devant la mine incrédule de Nikolaï.

— Je n'en suis pas certain, mais je l'ai vu avec un homme à l'air menaçant. Un soi-disant César. Ça t'évoque quelque chose ?

Nikolaï secoua la tête, décontenancé ; son visage était blême. Iwon hésita.

— J'avais déjà entendu dire que Zdanov était de mèche avec la mafia, ça confirmerait mes soupçons. J'ai fait quelques recherches… Je pense qu'il s'agit des Sergueïev. Cet homme que j'ai vu dans son bureau à la mairie travaille sûrement pour eux.

Iwon sortit la carte de visite de César et en montra le recto à Nikolaï. En apercevant le blason doré, celui-ci s'arrêta de respirer. Le jeune avocat eut un pincement au cœur en observant son visage devenir encore plus livide. Il se sentait mal à l'aise. L'issue de cette affaire semblait déjà scellée.

Zdanov était déjà un adversaire redoutable, mais s'opposer en plus à l'une des plus grosses mafias de Russie ? L'arrogance avec laquelle César lui

avait donné sa carte de visite ornée de l'emblème des Sergueïev prouvait qu'il était haut placé dans l'organisation. Et si un membre important du clan s'était rendu dans le bureau du conseiller, la bataille était finie avant même d'avoir commencé. Le voisin d'Iwon allait tout perdre.

Nikolaï attrapa sa tasse d'une main tremblante et la porta à ses lèvres. Il renversa un peu de thé noir, mais n'eut pas l'air de s'en rendre compte. Ce n'est qu'après avoir avalé jusqu'à la dernière goutte qu'il sembla se remettre du choc. Mais toute sa combativité l'avait quitté à l'instant où il avait entendu le nom des Sergueïev.

— Qu'est-ce que je suis censé faire, maintenant ?

La question portait davantage sur son avenir que sur l'affaire en cours. Sa femme était enceinte et quelques ouvriers de l'usine s'en remettaient encore à lui. Combien de temps encore allaient-ils pouvoir travailler ?

— Je ne peux pas protéger ton entreprise, mais…

— Mais… ?

Nikolaï écarquilla les yeux, surpris qu'il puisse exister une alternative. Iwon choisit prudemment ses mots.

— Je peux essayer de t'obtenir un dédommagement financier.

— Un dédommagement financier ? répéta Nikolaï, incrédule.

L'avocat hocha brièvement la tête et continua :

— Je peux plaider l'appropriation foncière illégale. C'est vrai qu'ils n'ont pas l'air de vouloir négocier, mais je vais voir si je peux les persuader. En revanche…

Iwon plissa les yeux.

— Je ne suis pas certain que la mafia soit disposée à m'écouter.

★★★

— C'est un cadeau du conseiller Zdanov !

Youri tendit à César un petit paquet rectangulaire. Ce dernier arracha sans ménagement le ruban qui fermait soigneusement l'emballage et ouvrit la boîte avec un désintérêt manifeste.

À l'intérieur gisait un stylo plume, l'édition limitée d'une marque prestigieuse. Il n'en existait que cent à travers le monde, et ils avaient tous

été réservés une heure après leur commercialisation. Ils étaient devenus quasi introuvables, sauf dans des ventes aux enchères, pour dix fois leur prix d'origine. Et encore, si on avait de la chance.

César fixa les initiales en or qui y avaient été gravées.

— Vous en cherchiez justement un. Heureusement que le conseiller en a eu vent.

Quelqu'un devait en effet avoir dit à Zdanov qu'il affectionnait les stylos plume. *Quelqu'un* qui le connaissait sûrement très bien, étant donné qu'on lui offrait justement l'une des rares pièces qui manquaient à sa collection.

Youri tressaillit en voyant les yeux gris se tourner dans sa direction.

Merde !

Il regretta aussitôt ses paroles, mais c'était trop tard. Il venait de se trahir. Il aurait beau jouer les innocents, César avait déjà compris.

— Je t'ai pourtant dit que je détestais les pipelettes, lâcha-t-il d'une voix grave en retirant le capuchon du stylo plume.

Youri baissa immédiatement la tête, en signe de repentir.

— Je suis désolé. Le conseiller m'a demandé ce qu'il pouvait vous offrir et j'ai pensé qu'il n'y aurait aucun mal à lui répondre… Je ferai plus attention à l'avenir.

César resta silencieux. Youri hésita avant d'ajouter :

— Il a affirmé qu'il s'agissait juste d'un geste d'amitié et que ça ne changeait rien au marché initial. Son cadeau ne vous plaît pas ?

— Si.

C'était inhabituel qu'il avoue aussi franchement ses sentiments. Youri rougit. César fixa le bec du stylo non sans réprimer une légère grimace.

— C'est ça qui me dérange.

Youri eut l'impression que son cerveau s'était mis sur pause. Il chercha des justifications ou des flatteries, mais son esprit était vide.

Son patron était furieux.

La peur lui assécha la bouche et il déglutit difficilement. Son angoisse était à son comble quand quelqu'un frappa à la porte ; quelques secondes plus tard, le garde du corps chargé de surveiller le bureau entra.

— Veuillez m'excuser, Tsar. Quelqu'un est là pour vous. Il prétend avoir rendez-vous.

Youri remercia intérieurement ce visiteur au timing impeccable. Il poussa un soupir de soulagement et se détendit un peu avant de demander :

— Qui est-ce ? Je suis pourtant sûr de n'avoir aperçu personne sur le planning.

— Il a appelé, mais je ne vois son nom écrit nulle part. D'après ce qu'il dit, il est l'avocat d'un certain Nikolaï dans un dossier avec le conseiller Zdanov. Il souhaite rencontrer *César*.

Youri se tourna vers son supérieur.

— C'est l'avocat dont…

— Réponds-lui que je suis absent, le coupa César, sans écouter la suite. Il n'y a rien à ajouter sur cette affaire. Il peut faire tout ce qu'il veut, ça n'y changera rien.

— Entendu.

Le garde baissa la tête et sortit du bureau. Youri reprit la parole pour ne pas laisser à son chef le temps d'être contrarié :

— Comme l'a souligné le conseiller Zdanov, c'est à notre tour d'agir. Que souhaitez-vous que nous fassions ?

— Rends-lui ça.

Ce n'était pas la réponse qu'espérait Youri. Il observa César reposer le stylo devant lui.

— Mais il a été gravé spécialement pour vous. Vous êtes certain de ne pas souhaiter l'accepter ? M. Zdanov pourrait être vexé que vous refusiez son cadeau…

Un bruit provenant de l'extérieur l'empêcha d'en dire davantage. Youri se redressa instinctivement et César tourna son regard vers la porte. Celle-ci s'ouvrit et alla claquer contre le mur sous l'assaut d'un violent coup de pied. Youri attrapa immédiatement son beretta et le braqua vers l'intrus. Puis il ouvrit de grands yeux en découvrant de qui il s'agissait.

— Vous avez l'air occupé, César, lança Iwon avec un sourire ravageur, tandis que Youri se perdait dans la contemplation du séduisant avocat.

CHAPITRE 5



Il y eut un silence. Iwon réajusta son costume froissé par son coup de pied d'un geste ostentatoire.

— Veuillez excuser mon impolitesse. Comme vous, je suis un homme occupé et je ne peux pas toujours me libérer. Je vous ai téléphoné, mais on m'a répété systématiquement que vous étiez absent. Il ne me restait qu'une option : venir en personne.

César dévisagea l'avocat. Les cheveux de jais d'Iwon prenaient une teinte légèrement bleutée dans la lumière. Il souriait, et son sourire étirait ses yeux sans double paupière en un croissant de lune enchanteur.

Iwon resserra sa cravate et passa ses longs doigts fins dans sa chevelure pour tenter d'arranger son apparence. Il aurait mieux valu que l'avocat reste dans un costume froissé ; l'aspect soigné, il était encore plus sensuel. César avait envie de déchirer sa chemise et de nouer cette cravate autour de ses poignets.

Youri déglutit involontairement avant de prendre conscience de la situation et de ranger son beretta.

— Tsar ?

Qu'est-ce que je fais ? semblait lui demander Youri.

— Je croyais avoir été clair : je ne peux pas vous recevoir, dit César.

— Et je viens de vous expliquer que je n'étais disponible que maintenant.

Iwon avança, ignorant le garde du corps, et s'arrêta devant le bureau de César, droit comme la justice.

— Nous nous sommes rencontrés dans le bureau du conseiller Zdanov. Mon client est le propriétaire de l'usine qu'il tente de voler. Je suppose que vous êtes impliqué dans cette affaire, je me trompe ?

Il n'y était pas allé par quatre chemins. Installé confortablement dans son fauteuil en cuir, les jambes croisées, César sortit un étui à cigare de sa poche intérieure, d'un air indifférent.

— Difficile à dire. Je ne suis pas exactement au fait de cette histoire.

Il sectionna le bout de son cigare, et Youri se précipita pour l'allumer.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je suis pourtant certain de m'être présenté et de vous avoir donné ma carte de visite.

Son ton était sec et mesuré. César ne répondit pas tout de suite, comme s'il cherchait à se rappeler leur échange, tout en inspirant profondément la fumée de son cigare. Après quelques secondes de silence, il exhala un petit nuage.

— Vraiment ? C'est dommage. Je ne m'en souviens pas. Les Asiatiques se ressemblent tous.

Youri eut un bref éclat de rire. L'air imperturbable, son patron se moquait d'Iwon.

Aucun des deux mafieux ne vit venir ce qui arriva.

En un éclair, Iwon tendit la main pour s'emparer du stylo plume posé sur le bureau et, avant que l'homme de main n'ait eu le temps de l'en empêcher, il enfonça la pointe acérée dans l'épais fauteuil de César. Le déchirement du cuir fendit l'air.

Youri poussa un cri silencieux et blêmit. Son chef, lui, resta impassible. Son cigare entre les lèvres, il se contenta de regarder les prunelles de l'avocat, si noires qu'il pouvait y voir son reflet.

Le stylo plume était fiché juste à côté de sa tempe, très proche, *trop* proche de ses yeux, et les doigts fins du grand brun serraient toujours le manche.

Comme si parler impertinemment à César Alexandrovitch Sergueïev ne lui suffisait pas, voilà qu'il osait planter un stylo à deux millimètres de sa figure.